

Fabien Courtal

La société Lumière



éditions de
L'ARBRE VENGEUR

Fabien Courtal

La société Lumière

« Je suis absent parfois : rien n'a changé à mon retour, sinon que je découvre en moi, de place en place, des peurs et des idées nouvelles, qui sont tantôt des souvenirs, tantôt des rêves. Aucun n'a de sens ; beaucoup s'atténuent puis s'effacent ; d'autres me restent, et souvent je m'y heurte au hasard des journées. Je me contrains à des détours, car il est déplaisant d'avoir à traverser ces régions de troubles : je m'y sens épié ; des voix s'échappent de la terre et montent vers moi ; je ne comprends rien à leurs accusations : on m'impute des actions vagues, inintelligibles, qui ne ressemblent pas même à des crimes. Je ne crois pas qu'il existe un enfer, et quand bien même ce serait, je ne crois pas être appelé un jour à le connaître. Pour ce que je conçois du monde souterrain, ce n'est rien de plus qu'un dédale de buses, de réservoirs et de citernes ; on y descend par des degrés de fer ; aucun homme n'y a son séjour ; il y règne le même silence que partout où je suis allé. »

L'AUTEUR

Fabien Courtal est né en 1974. Il est enseignant.

Depuis un peu moins de vingt ans, il est un compagnon de route de *La Femelle du requin*, revue de littérature et cétacés – laquelle revue a été la première, et la seule à une exception près, à accueillir sans s'émouvoir ses petites fabrications.

Croyant peu aux récits, il lit des pages plutôt que des livres, et s'efforce d'écrire de même.

La société Lumière est son premier livre.

LA SOCIÉTÉ LUMIÈRE

FABIEN COURTAL

**LA SOCIÉTÉ
LUMIÈRE**

L'ARBRE VENGEUR

LA SOCIÉTÉ LUMIÈRE

ON NE DIRA PAS QUE l'image est brouillée; pour autant elle n'est pas nette, tant elle est constamment maculée de points, zébrée de filaments, d'éraflures, de coups d'épingle glissant d'un bord à l'autre de la surface de ce qui n'est pas l'écran d'un cinéma mais le mur chaulé d'une espèce de cave, un mur dont les aspérités, aggravant comme un bruit de fond les détériorations de la pellicule, ôtent encore au film de sa réalité et le rendent aussi indistinct qu'un reflet sur un sol humide. Parfois des taches irrégulièrement denses, des flous ou des obscurités occultent la totalité du côté gauche; parfois c'est le plan entier qui devient illisible: on n'y discerne plus rien alors que des ombres remuant dans une ombre, des aplats et des courbes émergeant d'un brouillard aveuglant et qui sont tout ce qui reste d'un visage, d'un objet posé sur un meuble ou d'un panorama saisi depuis le hublot d'un avion ou la vitre d'un train; ou bien ce sont des découpures intentionnelles,

des polygones singuliers qui s'ouvrent soudain au milieu d'une chambre ou d'un escalier, dérivent, se figent, changent imperceptiblement de grosseur ou d'inclinaison, se remettent à flotter tout en pivotant de quelques degrés dans un sens puis dans l'autre, sans que cela influe sur leur mouvement général ni modifie en rien leur trajectoire, jusqu'à ce qu'enfin ils soient complètement sortis du cadre – et l'on s'attendrait presque à ce que l'un des personnages au moins s'en aperçoive; d'ailleurs il semble, sans qu'on sache comment l'expliquer, qu'en effet ils sont avertis de ces apparitions, à la façon qu'ils ont de regarder ailleurs ou de les éviter quand ils se déplacent; et cependant leurs traits n'expriment jamais ni contrariété ni stupeur, plutôt de l'indolence ou de l'ennui, un fatalisme morne, comme s'ils s'étaient résignés à subir la promiscuité d'un animal hideux et intouchable, d'un vieillard aphasique ou d'un observateur assis dans un coin du salon ou qui vous suivrait à distance, progressant parallèlement au sentier sur lequel vous marchez, et dont on devine assez tôt que rien ne le fera partir, qu'il est là par le fait d'une autre volonté que la sienne et sur quoi soi-même on ne possède aucune prise; on se contraint à l'oublier: à force d'habitude on y parvient, et on évolue sous ses yeux avec suffisamment de naturel.

Il arrive aussi que le film ralentisse au point de ne plus présenter qu'une succession de tableaux figés, chacun si clos et cohérent qu'il interdit tout souvenir de celui qui précède

et dont pourtant rien ou presque ne le distingue ; ou bien il connaît des moments d'accélération prodigieuses, projetant pour finir sur le mur des salves d'intérieurs déserts et de rues vides, animés par endroits de tressautements et de vibrations qui étaient autrefois des foules, des soldats sur un quai, un camp de nomades et des troupeaux en transhumance, un couple enlacé qui dansait ou un parlementaire à la tribune : et tous se sont désintégrés, dissous, se sont littéralement vaporisés, ne laissant après eux que cette empreinte ou ce vacillement à hauteur d'homme en avant d'immeubles bourgeois, sur des lignes de crête ou le pont d'un cargo, entre les accoudoirs d'un fauteuil Voltaire ou dans des puits de mine ; et des pans entiers du décor, auxquels sinon on n'aurait pas songé comme à des éléments mobiles, les herbes des prairies, les frondaisons des arbres sur les boulevards et dans les parcs, tremblent avec eux, leurs contours se mâchurent et s'estompent, cependant que les nuages s'élèvent, s'affalent, ou simplement ils passent, comme en réponse à l'effacement du reste.

Mais ces distorsions, qui sont incessantes autant qu'impossibles à prévoir – quand bien même délibérées, scrupuleusement planifiées pour servir un propos général d'ailleurs sans surprise et à vrai dire un peu idiot – ne suffisent pas à justifier l'irritation croissante, le malaise quasi nerveux qu'on finit inmanquablement par éprouver quand on s'attarde trop longtemps devant les scènes ; c'est aussi qu'en raison de l'absence complète de tout accompagnement

sonore – et même de tout autre bruit que le ronflement continu des appareils de projection, le raclement d'un pied de chaise ou la toux réprimée d'un spectateur – il n'est jamais permis de les regarder autrement que de loin, à l'écart selon le moment de ce calme ou de ce tumulte, là pourtant devant soi, mais guère plus intelligible qu'une fable en langue inconnue ou que l'image voilée d'un rêve qui vous reviendrait au hasard d'une idée ou d'un geste dans les premières heures après le réveil.

Ce doit être pourquoi même au plus fort de la fréquentation, sous le barnum dressé à l'extrémité du hangar souterrain de ce qui doit être un ancien atelier ou une usine, l'assistance occupe à peine deux rangs dans la travée centrale : à intervalles réguliers quelqu'un se lève et disparaît par le rideau du fond, que ce soit pour se soulager dans la cour intérieure, pour s'étendre quelques instants sur l'un des matelas installés au premier étage ou pour se chercher à manger dans un café des environs. Depuis des semaines qu'ils sont là les riverains et les restaurateurs se sont accoutumés à croiser n'importe quand et n'importe où ces silhouettes asexuées, perdues dans des manteaux informes, qui avancent en aveugles au milieu des chaussées étroites, cette société d'étudiants déchus se faulant dans les arrière-salles des bistrotts pour y coucher des notes sur d'épais carnets ou des ordinateurs de poche, franchissant par grappes le sas des hôtels du quartier de la Gare, louant pour la nuit ou la matinée et puis montant les marches vers

leurs chambres en tirant après eux de grands sacs de voyage auxquels sont arrimés des étuis de carton et des trépieds télescopiques ; grignotant à un coin de rue un croissant, une pomme, avec l'air de mâcher dans le même temps quelque chose d'amer et d'indéfinissable, à coup sûr incapables eux-mêmes de déterminer d'où cela vient ni ce que c'est, si c'est quelqu'un qu'ils regardent passer, une odeur qu'ils respirent ou bien la fatigue qui les imprègne, à moins que ce soient les images, les innombrables déjà vues, les innombrables qui attendent, à quelques centaines de mètres, sous le chapiteau clandestin du bâtiment à façade de brique et de verre là-bas, en retrait de la grande avenue, et dont leurs semblables, hommes et femmes anormalement jeunes ou vieux et croirait-on sans plus d'identité connue ni d'origine, ne cessent d'entrer et sortir, en un flux constant et ténu, comme des guêpes d'un trou dans le sol.

À l'extérieur de la fabrique, par exemple attablés dans une brasserie ou un buffet, ils se tiennent à part les uns des autres et s'ignorent ostensiblement. Pour autant ils ne donnent pas l'impression de trouver gênant que de complets étrangers les abordent : ils interrompent volontiers leur repas, ils poussent de côté leur ordinateur ou leurs notes et répondent, dans un français souvent approximatif et fortement teinté d'accent, aux questions qu'on leur fait, sans témoigner de réticence, empressés au contraire et souriant même, évidemment ravis de cette curiosité qu'ils semblent tout de suite assimiler à de la sympathie. Ils offrent le café,

le vin, semant devant eux des poignées de petite monnaie, de billets fendus par l'usure qu'ils tirent sans jamais compter d'un portefeuille à demi décousu ou des poches de leur duffle-coat, comme si c'était une manne infinie générée dans le fond des doublures, à la jointure des soufflets de cartable, entre les lattes des parquets ou les pavés des rues : de l'argent en miettes, poussiéreux et sale et que les serveurs pourtant acceptent, pas même forcés mais quasi fascinés, comme un gamin devant un trésor de boutons de culotte, de coquilles terreuses et de clichés pornographiques.

Leur conversation est décourageante. Quoique toujours polis ils ont chacun leur façon d'être vagues : ils ne savent pas, ou plus, ou comprennent mal ce qu'on leur veut ; leur regard se perd dans leur tasse, ils froncent les sourcils, apparemment confus d'éprouver tant de peine à vous renseigner, honteux peut-être de vous manquer, de ne jamais trouver le mot qu'il vous faudrait ; ou bien leurs yeux se posent sur vos lèvres, votre front, sur la ligne de votre épaule doublée par la glace dans votre dos, sur la nuque d'un autre client, d'un garçon de café, sur la réflexion de leur propre visage dans l'éclat fauve du plafonnier ; et cependant leurs mains s'agitent entre vous presque à vous toucher, dans une sorte de frénésie, comme si c'était à elles qu'il revenait de faire le lien entre les lieux, les dates, les anecdotes compliquées qu'ils persistent à nommer des *éclaircissements*, quoique rien ne soit simple, que tout, depuis le premier mot, soit *difficile*, ou *délicat*, ou *incertain* – selon que vous êtes en train

de parler à la fille à la mèche rouge, au gros homme absolument chauve dont les prunelles sont d'un vert que vous prétendrez après coup n'être pas de ce monde, à la femme aux doigts si grêles qu'à tout moment vous redoutez de voir les rangs de bagues qui les alourdissent glisser de ses phalanges et rouler sur la table (et ce serait à y songer aussi bizarre et dérangeant que le serait la chute d'une fausse dent ou d'un œil de verre sur le formica) : parce que tout, affirment-ils, est tel – est incompréhensible, ou déjà trop lointain, ou pratiquement oublié, que ce soit la façon dont tout a commencé, ou le pays, la ville, les clochers noircis de la ville et l'instant sans comparaison où quelqu'un les aura poussés dans le dos en leur donnant pour la première fois un jour et une adresse – et ç'avait alors été exactement une scène tirée d'un film, d'un de ces films d'espionnage ratés qui avancent comme au hasard une fois dépassé le premier tiers, au point que le peu qui survit au désastre – le visage absent des acteurs, l'éclairage inégal, la mégapole sans réalité ni substance qui bégaie par la vitre blindée d'une berline d'ambassade – est noyé tout entier dans le bavardage des choses, qui disent indéfiniment sans jamais raconter.

Et décidément vous n'avez rien appris, ou du moins rien compris, et vous n'osez pas vérifier mais il vous semble bien que cela fait deux heures, peut-être trois, que vous êtes assis à cette table, dos à la grande glace sur le mur, dans l'arrière-salle de ce bistrot, ou cette brasserie ou ce buffet, de plus en plus étouffante et sonore ; vous vous souvenez maintenant

qu'on vous attend ailleurs ou plutôt vous perdez patience, parce que vous ne pouvez plus affecter d'ignorer que la conversation s'est depuis longtemps mise à tourner en rond et que même elle tourne à vide et que votre interlocuteur – l'érudit maigre en veste damassée, la plasticienne à la complexion exagérément jaune, le contemplatif au crâne tondu qui triture en parlant un *nenju* à grains d'ivoirine – ne paraît plus même entendre vos questions et que ses yeux ne cherchent plus les vôtres, qu'à l'évidence il vous a oublié pour s'adresser à l'air ambiant, à des objets ou des jeux de lumière, à l'aréopage impalpable ou la commission de fantômes ou de mandarins infernaux dont à présent vous soupçonnez que dès le début ils lui tenaient lieu d'auditoire et qui peut-être lui répondent, le relancent, s'amuse à ses plaisanteries ou contestent tel ou tel point dans son argumentaire, toujours la même conclusion insuffisamment étayée, toujours le même nœud trop lâche, la même analogie absurde entre deux scènes ou deux images visionnées à des mois de distance ou bien carrément des années ou seulement quelques minutes : un escalier métallique tournant dans un phare et le corps incliné d'un danseur, un aigle emportant un chevreau et des lampes d'excavation allumées au fond d'un couloir orné, un convoi de forçats entre deux cordons de gendarmes et le cabinet d'un naturaliste, encombré depuis le parquet jusqu'aux corniches du plafond d'un entassement de bœufs et de cloches en verre, entre des restes animaux sur des présentoirs fermés par des vitres, au point qu'on croirait l'intérieur d'un palais

ou d'une pagode aux murs compliqués de miroirs pivots, de niches abritant des statues d'ermites et de divinités retranchées dans leur propre éclat, des dents brunes ou des rubans de peau scellés dans des boîtes enchâssées de cristaux énormes : un monde d'ombres et de reflets miraculeux, terribles, à la beauté touchante et ineffable et dans le même temps écrasants et muets.

LA MIGRATION VERS L'OUEST

DE RETOUR SUR LA PLAGE, l'officier voulut dire un mot à ses hommes; mais il se ravisa: il ne trouvait à leur donner aucun ordre en particulier. Alors il marcha vers le corps et s'accroupit; un temps il garda les yeux attachés à un point imprécis de l'espace, à mi-chemin du mort emmailloté dans son filet de pêche et du canot qui s'éloignait vers la vedette de gendarmerie, un peu plus au large à l'entrée de l'anse. La mer et le ciel étaient de deux nuances de gris qui se fondaient à l'horizon: il pleuvait, la pluie rabattait les odeurs vers la terre et dans l'air frais et sombre la puanteur se décelait à peine, formant autour du mort comme une seconde enveloppe, tout juste moins immédiatement remarquable et tangible que le réseau vert électrique dont les mailles, aux épaules et aux cuisses, s'étaient incrustées dans la chair.

L'officier compta à voix haute; quand il eut fini, quelqu'un en arrière confirma le chiffre, puis il entreprit de

le comparer à ceux des différents secteurs, sans que l'officier comprît à qui il s'adressait, à lui ou à un autre.

Il étendit la main pour écarter le pan de filet qui couvrait la tête du mort : le corps était allongé sur le ventre, le visage tourné de côté à demi enfoui dans le repli du coude ; le sang accumulé durant le temps où il avait flotté la face tournée vers le fond avait bouffi et violacé sa peau ; des mèches de longs cheveux blancs collaient au front et à la joue comme un reste de pansement, masquant l'œil et le nez ; une incisive dénudée, une canine en or luisaient par la bouche entrouverte. Le bras gauche du mort, plié et tiré en arrière à l'épaule par un cordage, était comprimé sur le flanc, la main blanche et fripée pressée contre l'oreille, l'auriculaire tendu, l'annulaire un peu courbé, les autres doigts achevant de former contre le pavillon une sorte de conque ou de cornet. L'ensemble – bras, main et le peu qui se voyait de la figure – composait une pantomime où l'officier crut déceler une curiosité inquiète, comme si le mort encore à ce moment craignait de reconnaître l'étendue de sa détresse, mais tâchait malgré tout – avec la précaution de celui qui sait qu'il a déjà forcé sa chance – de capter des bribes de sons qui peut-être l'auraient apaisé, ou confirmé dans son angoisse, ou tout au moins aidé un peu à se représenter le lieu où les courants l'avaient conduit. L'officier se demanda ce qu'il était possible d'en comprendre pour un mort, même en écoutant avec attention ; après s'être assuré que personne ne regardait dans sa direction il écarta imperceptiblement

le capuchon de son coupe-vent et plaça sa main contre son oreille ; mais il n'entendit rien qu'il n'aurait dû entendre, des bruits amortis par le tissu technique, le crépitement de la pluie, le grondement des vagues, les cris de quelqu'un dans son dos qui chassait les oiseaux attroupés sur la grève : les oiseaux s'envolaient dans un concert de glapissements et de plaintes, puis ils revenaient se poser pratiquement au même endroit. L'officier ne voyait pas bien ce que le mort aurait déduit de tout cela ; il y avait autour de lui des oiseaux noirs et d'autres presque blancs en proportions égales ; la scène lui en rappelait d'autres croisées dans ses lectures, et qui servaient d'illustrations au jugement des âmes et à la partition du pur et de l'impur ; mais cela le mort devait l'ignorer, et la voix des oiseaux que peut-être il écoutait à cet instant n'exprimait rien d'autre après tout que de l'avidité et de la colère.

Il n'entrait pas dans ses attributions de déplacer le corps ou de le toucher ; pourtant l'officier se rapprocha à croupetons, et de la pointe d'un morceau de bois qui traînait là il dégagea les mèches détremées qui cachaient l'œil du mort. Personne ne le vit faire ; l'un des engagés l'aurait-il aperçu qu'il s'en serait sûrement étonné d'abord – après quoi il aurait jugé plus opportun d'attribuer sa surprise à son inexpérience et son ignorance à la différence de grade. L'officier s'appuya d'une main sur le sable et se courba au-dessus du cadavre.